

L'activité missionnaire dans la région du Lac des Bois aux XVIII^e et XIX^e siècles

SUMMARY – Many articles are being prepared to proclaim the 150th anniversary of the coming of the Oblates in Western Canada in 1845. The author of this article, M. Gilles Lesage, Secretary of the Oblate Province of Manitoba, introduces us to this intense period of evangelization in the Canadian North-West. He tells of the efforts of the explorers, the tradesmen, the missionaries to discover this vast territory and to evangelize its inhabitants. The study stops at the door of Western Canada, that is Lake of the Woods and its environs. Legendary personages as Radisson, La Vérendrye, Father Aulneau, jesuit, Mgr Provencher and Mgr Taché, oblate, are mentioned. The first missionary efforts were disappointing. The missionary methods of that time are now somewhat contested and a missionary approach of the last decades offers a perspective that contrasts with the past.

Récemment, l'histoire du contact et des relations entre Blancs et Autochtones fait l'objet de bien des écrits. Entre autres, l'évangélisation des Autochtones par les Blancs suscite bien des réflexions. Dans cette perspective, l'étude de l'activité missionnaire sur le territoire entre la rivière Rouge et les environs du lac Supérieur offre un intérêt spécial. Située sur la frontière des provinces de l'Ontario et du Manitoba, la région du lac des Bois est un champ d'action important de la pénétration blanche dans l'Ouest. Au XVIII^e siècle, à partir du contact des Blancs et des Autochtones dans cette région, la présence des Européens et de leurs descendants ne connaît plus d'interruption. Cet article relève un certain nombre de données qui permettent de tracer l'évolution de l'activité missionnaire dans cette région pendant les XVIII^e et XIX^e siècles.

Dans un premier temps, un rapide survol des événements missionnaires marquants de l'Ouest permet d'identifier une différence importante entre la région du lac des Bois et le district d'Athabasca-

Mackenzie. Dans un deuxième temps, l'examen plus détaillé des activités missionnaires sur le territoire entre la rivière Rouge et les environs du lac Supérieur permet d'identifier le contexte de l'activité missionnaire, de faire un certain bilan des résultats obtenus et de relever certaines perceptions de l'époque au sujet de cette activité. En conclusion, une approche missionnaire des dernières décennies offre une perspective qui contraste avec le passé.

I. Différence entre la région du Lac des Bois et le district d'Athabasca-Mackenzie

Au XVIII^e siècle, quelques Jésuites, dont Jean-Pierre Aulneau, s.j. est le plus connu, sont venus dans la région du lac des Bois. Au XIX^e siècle, l'abbé Joseph-Norbert Provencher traverse cette région en direction de Saint-Boniface. Plus tard, l'abbé Georges-Antoine Belcourt tente de fonder une mission à Wabassimong (aujourd'hui, White Dog Lake) mais n'y séjourne que peu de temps. A la fin des années 1840, les Oblats prêchent des missions dans la région, mais sans succès. Dans les années 1880, pendant la construction du chemin de fer, Albert Lacombe, o.m.i. vient exercer son ministère auprès des ouvriers de construction, à titre d'aumônier, à Portage-au-Rat (aujourd'hui Kenora). Ce n'est pourtant qu'en 1882 que l'endroit devient une paroisse de plein droit. Au lac la Pluie (aujourd'hui Rainy Lake), une mission permanente n'est pas établie avant 1893.

Entre 1845 et 1870, on retrouve un contraste étonnant en comparant l'activité des Oblats dans le district de l'Athabasca-Mackenzie et celle qui a lieu sur le territoire situé entre la rivière Rouge et le lac Supérieur. En effet, plutôt que d'agrandir le champ de mission à partir de Saint-Boniface au fur et à mesure que les missions sont fondées et que les ressources le permettent, Alexandre Taché, o.m.i. se rend, dès 1846, un an après son arrivée, à l'Île-à-la-Crosse dans le Nord-Ouest. L'effort missionnaire oblat se dirige alors de plus en plus vers le nord et le nord-ouest. Les quelques missions aux environs de Saint-Boniface, Wabassimong, Baie-aux-Canards, Lac-la-Pluie et le poste Manitoba sont toutes abandonnées en 1850. En 1859, une liste dressée par Taché n'indique que quatre paroisses et une mission seulement pour le district de Saint-Boniface. En 1865, Taché mentionne quelques endroits visités par des missionnaires sans indiquer de missions permanentes dans le district de Saint-Boniface où il n'y a que huit Oblats.

Le développement des missions dans le Nord-Ouest prend une toute autre allure. De l'Île-à-la-Crosse, les unes après les autres de nouvelles missions sont fondées: Lac-La-Biche, Lac-Caribou, Fort Chipewyan, Fort Dunvegan, Fort Resolution, Fort Raë, Providence, Fort Simpson, Fort du Liard, Fort Norman, Fort Good Hope et jusqu'au Fort Youcon en territoire russe. En 1865, pour toutes ces missions au nord-ouest du district de Saint-Boniface, on compte 30 Oblats.

Le contraste est d'autant plus marqué si l'on compare la tradition du contact Blanc-Autochtone des deux régions. Pour toute la région située entre le lac Supérieur et la Rivière-Rouge comprenant le lac des Bois et le lac la Pluie, il y a déjà, en 1865, près de 150 ans de coexistence des Européens ou leurs descendants et des Autochtones. Cette tradition existe depuis beaucoup moins longtemps dans la région de l'Athabasca-Mackenzie et du territoire au sud de cette région.

II. Activités missionnaires à la Rivière-Rouge et aux environs

A. Comment se fait la rencontre des cultures

Il me semble donc intéressant de voir comment s'est fait l'échange ou l'absence d'échange entre les deux cultures qui se rencontraient sur la voie royale des explorateurs et des voyageurs de l'Est, c'est-à-dire dans la région du lac des Bois et de ses environs. Plus particulièrement, il s'agira de l'échange culturel dans le cadre de l'activité missionnaire. Par activité missionnaire, il s'agit de l'enseignement du message évangélique aux Autochtones à qui on souhaitait inculquer la moralité et les rituels véhiculés par les chrétiens qui pénétraient le pays des Autochtones de la région du lac des Bois, les «Pays d'en Haut».

Si l'on comprend l'activité missionnaire simplement comme la communication du message évangélique, il est difficile, peut-être même impossible, d'établir un début précis à l'évangélisation. Les découvertes en archéologie et les études récentes confirment que les différents groupes Autochtones échangeaient plusieurs biens entre eux et parcouraient de grandes distances pour ce faire. Le confluent des rivières Rouge et Assiniboine était un lieu de rencontre et d'échange pour plusieurs tribus des vastes plaines et aussi pour les Anishinabe de

la région du lac des Bois et des autres plus à l'est¹. De même, l'endroit connu aujourd'hui sous le nom de Sault-Sainte-Marie était un site important de traite entre les Anishinabe et d'autres groupes de l'Ouest et les Autochtones de l'Est. Ce commerce entre tribus et les contacts qu'occasionnaient les guerres entre différents groupes, soit par la prise de prisonniers ou les négociations de paix, sont autant d'événements qui assuraient aussi l'échange de toutes sortes d'informations. C'est ainsi qu'une certaine connaissance de la culture et de la religion des Blancs a pu précéder l'arrivée de ces derniers. De plus, avant l'arrivée des prêtres missionnaires, des aventuriers ainsi que de nombreux coureurs de bois qui s'adonnaient à la traite des fourrures ont pu transmettre certains éléments du christianisme aux Autochtones avec qui ils négociaient ou à ceux parmi lesquels ils habitaient pour un certain temps ou de façon permanente en prenant pour épouses des femmes autochtones. Tous ces échanges et ces contacts ont permis la transmission d'information sur le christianisme².

De 1654 à 1661, Pierre-Esprit Radisson s'était aventuré dans les régions à l'ouest des Grands Lacs, chez les Sioux et d'autres peuples avoisinants³. D'ailleurs, en 1659, Radisson et Des Groseilliers

¹ Taché utilise le mot Anishinabe pour désigner les Saulteux: «Les Maskégons se nomment eux-mêmes au singulier Ininiw; les Cris, Iyiniw; les Saulteux, Anichinabew, trois mots qui, dans leurs langues respectives, comme le dené des Montagnais, veulent dire homme.» Lettre de Mgr Taché à M. Dawson, le 7 février 1859, dans *Missions*, No. 6, juin 1863, p. 162. On désigne aussi les Anishinabe par les noms de Ojibwa ou Chippewa. Claude CHAMPAGNE, *Les débuts de la mission dans le Nord-Ouest canadien; Mission et Église chez Mgr Vital Grandin, o.m.i. (1829-1902)*, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1983, p. 61.

² C'est aussi ce que relève Martha McCarthy dans la région de l'Athabaska-Mackenzie: «The spread of prayers and information about religion could be compared to the spread of trade goods, often far beyond the original contact, and appeared to follow the same routes. Grandin wrote that the Yukon Indians were in contact with the Indians from the other side of the mountains, and had picked up Catholic habits from them, while others had had contact with the Russian missionaries or their Indians, and "made more signs of the Cross than our most devoted"» Martha MCCARTHY, *The Missions of the Oblates of Mary Immaculate to the Athapaskans 1846-1870: Theory, Structure and Method*, thèse non publiée, Université du Manitoba, 1981, p. 278.

³ CHAMPAGNE, A., *Les La Vérendrye et le poste de l'Ouest*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1968, p. 19. Voir aussi: «Partant des lacs Supérieur et Nipigon et peut-être d'ailleurs, quelques autres Canadiens coureurs de bois, en dehors de ceux déjà mentionnés, s'étaient également aventurés dans l'Ouest de différents côtés, mais on n'a à leur sujet que de vagues mentions, qui nous laissent dans l'incertitude quant aux directions exactes et aux distances», *Ibid.*, p. 21.

enseignaient aux Autochtones les éléments du christianisme et baptisaient deux cents enfants en danger de mort pendant une épidémie⁴.

Les premiers prêtres missionnaires à faire route vers l'Ouest sont les Récollets. Suite aux guerres avec les Iroquois, les Hurons cherchent refuge auprès des Anishinabe plus à l'ouest. Les Jésuites les y suivent. En 1641, Isaac Jogues, s.j. et Charles Raymbault, s.j. sont au Sault-Sainte-Marie. En 1688, une mission permanente y est fondée et Jacques Marquette, s.j. en est le premier missionnaire résidant. Leurs voyages les conduisent plus loin à l'intérieur.

Les Autochtones du lac la Pluie sont en étroite relation avec les Autochtones de Kaministiquia, Sault-Sainte-Marie, Chagouamigon et Michilimachinac. Ils se rendent à ces postes pour prendre part aux réunions du conseil des tribus Anishinabe. Ces postes sont aussi d'importants comptoirs de traite et les Autochtones en profitent pour échanger leurs fourrures contre des armes et d'autres produits. Des prêtres missionnaires sont aussi stationnés dans ces postes. Les Autochtones y apprennent donc certains éléments du christianisme. De retour dans leur milieu respectif, ils ne doivent pas manquer de faire part de leurs expériences et de parler de ce que leur avaient dit les «hommes de la prière à la robe noire⁵».

Les explorateurs de la Nouvelle-France poursuivent leurs activités de pénétration à l'intérieur du continent. Entre 1678 et 1680, Daniel Greysolon Dulhut se rend jusqu'à la pointe sud-ouest du lac Supérieur. En 1688, Jacques de Noyon s'aventure plus loin sur la route qui allait être connue sous le nom de route de Kaministiquia, suivant la rivière Kaministiquia au lac du Chiën, puis aux Mille Lacs pour se rendre au lac la Croix et au lac la Pluie. Il ne se rend pas jusqu'au lac des Bois⁶. En 1697, le poste Kaministiquia est abandonné. En 1717, il est reconstruit par Zacharie Robutel, Sieur de la Noue, qui plus tard, en établira un autre au lac la Pluie.

Cette poussée vers l'Ouest reprend avec Pierre Gaultier de Varennes et de La Vérendrye. Il est accompagné sur ses expéditions par des Jésuites, les premiers prêtres missionnaires à fouler le sol de l'Ouest. Les Jésuites avaient déjà acquis une longue expérience missionnaire

⁴ SALAMON, G., *History of the Rainy Lake Region*, p. 3.

⁵ Ibid.

⁶ CHAMPAGNE, A., *Les La Vérendrye*, p. 21, note 3.

auprès des Autochtones. Cette expérience d'un siècle d'efforts d'évangélisation en Nouvelle-France permet de situer le contexte du projet missionnaire des Jésuites dans l'Ouest.

B. Francisation et assimilation

Dans un article intitulé «Education for Francization: The Case of New France in the Seventeenth Century⁷», Cornelius J. Jaenen indique, qu'au XVII^e siècle, l'activité missionnaire qui se faisait en étroite collaboration avec la dynastie des Bourbons avait pour objectif de franciser les Autochtones et de les assimiler éventuellement à la colonie française. L'éducation était perçue comme un moyen privilégié de mettre en oeuvre cet objectif. Quatre moyens ont été utilisés: 1) l'éducation des enfants du territoire de la mission en vivant au sein même du groupe autochtone; 2) l'éducation d'une élite envoyée en France pour sa formation; 3) l'éducation des enfants faite à l'aide de chefs convertis et de catéchistes dans le milieu artificiel de réserves ou «réductions»; 4) l'éducation des filles et des garçons dans l'ambiance contrôlée d'écoles résidentielles.

Le premier moyen, à savoir, l'éducation des enfants dans le pays de mission lui-même, n'a pas connu de brillant succès et cessa d'être en priorité. La vie nomade ne favorisait pas l'enseignement voulu. Les nombreux déplacements qu'imposait le mode traditionnel de vie des Autochtones rendaient difficile toute forme de continuité dans le programme d'éducation. Les missionnaires eux-mêmes ne pouvaient pas toujours se permettre de les suivre. Pour les Autochtones plus sédentaires, il s'avérait pratiquement impossible de générer un intérêt soutenu pour l'éducation formelle⁸.

La deuxième approche, d'envoyer des candidats étudier en France n'a pas connu plus de succès. L'acculturation qui s'ensuivait entraînait le plus souvent des conséquences tragiques. Soit que certains mouraient en France ou d'autres, une fois revenus, devenaient alcooliques, éprouvant beaucoup de difficultés à maintenir des relations stables permettant de fonder une famille. Dans un cas, un Autochtone, revenu au pays, ne s'est pas réadapté aux conditions de vie des siens et mourut de faim⁹.

⁷ JAENEN, C., «Education for Francization: The Case of New France in the Seventeenth Century», dans J. BARMAN, Y. HÉBERT et D. MCCASKILL, *Indian Education in Canada*, Vol. I: *The Legacy*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1986, pp. 45-63.

⁸ *Ibid.*, pp. 48-49.

⁹ *Ibid.*, pp. 50-52.

La troisième expérience est celle de la «réduction». Cette relocalisation des Autochtones dans une mission à l'écart des influences néfastes des Blancs permettait d'initier les Autochtones à un mode de vie sédentaire en leur enseignant l'agriculture et certains métiers. De plus, ils étaient regroupés autour d'une école et d'une église. Toutefois, les résultats escomptés ne se sont pas produits. Si les enfants adoptaient certaines coutumes françaises dans l'habillement et l'alimentation, ils ne s'adonnaient pas facilement à l'agriculture ou aux métiers. Ils apprenaient peu de français et c'était plutôt les missionnaires qui continuaient de parler les langues autochtones et de traduire les catéchismes et les missels¹⁰.

Enfin, le quatrième moyen d'éducation des Autochtones a été celui des écoles résidentielles. Les Relations des Jésuites indiquent que dès le départ le projet a fait face à des difficultés dues au fait que les mères éprouaient une extrême tendresse pour leurs enfants et qu'il était bien difficile de les séparer. Aussi, Marie de l'Incarnation fait part dans sa correspondance de la grande résistance rencontrée à franciser ou civiliser les Autochtones. Elle ajoute que leur communauté a le plus d'expérience dans ce domaine et que, sur la centaine d'enfants qu'elles ont pris sous leur tutelle, elles ont à peine réussi à en civiliser une seule. Marie de l'Incarnation note que les jeunes filles autochtones sont dociles et intelligentes, mais au moment où les religieuses s'y attendent le moins, les élèves sautent la clôture pour se rendre dans la forêt avec leur parenté où elles trouvent plus de joie que dans les bonnes demeures françaises. Elle affirme que les Autochtones sont portés à la mélancolie s'ils sont contraints dans un certain mode de vie et la mélancolie les rend malades. De plus, constate-t-elle, ils aiment tellement leurs enfants, que, les voyant malheureux, ils font tout en leur pouvoir pour les reprendre et elle termine en disant qu'elles devaient les laisser aller.

Également, le coût de fonctionnement des écoles était élevé. Les Jésuites avaient entrepris la traite des fourrures pour financer les écoles. Aussi, leur reprochait-on de s'adonner plus à la traite des fourrures qu'à l'échange du savoir¹¹.

Cornelius Jaenen conclut qu'à la fin du XVII^e siècle les éducateurs se rendent bien compte que les cultures autochtones ne se laisseront pas éliminer et que les croyances traditionnelles sont solidement ancrées. De

¹⁰ *Ibid.*, pp. 52-54.

¹¹ *Ibid.*, pp. 54-59.

plus, le système colonial dépend des coutumes et du mode de vie des Autochtones particulièrement en ce qui a trait à la traite des fourrures. Les Autochtones sont un peuple fier et indépendant, convaincus de la valeur de leur culture. Ils reconnaissent la supériorité française dans certains domaines surtout au niveau technologique. Par contre, ils ne sont pas impressionnés par les concepts d'autorité, de moralité, de propriété et de travail de la société française¹².

C'est en partie dans le sillage de cette expérience que se situent les efforts d'évangélisation dans l'Ouest des Jésuites au XVIII^e siècle. On cherche des tribus sédentaires plus susceptibles de donner des résultats favorables aux efforts d'évangélisation. Depuis un certain temps, les Jésuites assurent une permanence cléricale dans les forts et les postes de traite français le long des rives des Grands Lacs. C'est l'époque où commencent les voyages de La Vérendrye dans l'Ouest.

III. Pionniers de l'Évangélisation

A. La Vérendrye

En 1727, Pierre Gauthier de Varennes, Sieur de la Vérendrye et Jacques-René Gauthier sont au poste du Nord, Pierre Gauthier ayant résidence ordinaire à Nipigon. En 1729, La Vérendrye obtient d'Ochagach, de Tachigis et d'autres Cris de Nipigon et des environs de Kaministiquia un tracé au charbon d'une carte sur de l'écorce de bouleau. Cette carte servira à conduire La Vérendrye au lac Winnipeg et au-delà au cours de la décennie qui suivra. C'est pendant ces voyages vers l'ouest à la recherche de la mer de l'Ouest que des missionnaires vont accompagner La Vérendrye¹³. En 1731, Charles Mesaiger, s.j.¹⁴ quitte Michilimackinac accompagnant La Vérendrye jusqu'à la rivière aux Tourtes

¹² *Ibid.*, pp. 59-61.

¹³ En 1727, Nicolas-Flavien de Gonnor, s.j., s'était déjà rendu plus au sud chez les Sioux. Il était lui aussi chargé de chercher la route de la mer de l'Ouest. CHAMPAGNE, A., *Les La Vérendrye*, p. 92.

¹⁴ Un règlement de la société d'expédition de La Vérendrye de 1731 stipule que un ou deux missionnaires accompagneraient l'expédition. Charles-Michel Mesaiger, s.j., accompagne La Vérendrye à titre d'aumônier de l'expédition et de missionnaire des Autochtones rencontrés en route. Il est destiné par ses supérieurs «aux missions Mandanes du Missouri, que l'on ne connaissait pas encore, mais que l'on savait être plus prête que d'autres par conséquent à accepter l'évangile. On les disait aussi passablement civilisés». CHAMPAGNE, A., *Nouvelles études sur les La Vérendrye et le poste de l'Ouest*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974, p. 113.

(aujourd'hui Pigeon River), à l'endroit connu sous le nom de Grand Portage. De là, un groupe d'hommes se rendent jusqu'au lac la Pluie où on construit le fort Saint-Pierre. La Vérendrye et Mesaiger retournent à Kaministiquia. En 1732, ils se rendent au fort Saint-Pierre et un groupe de Cris les conduisent ensuite jusqu'à l'entrée du Northwest Angle Inlet, au lac des Bois, où l'on construit le fort Saint-Charles.

De 1732 à 1734 Mesaiger assure le ministère des forts Saint-Pierre et Saint-Charles. Il agit aussi à titre de conseiller de La Vérendrye jouant également le rôle de négociateur auprès des hommes de l'expédition. Rien n'est rapporté de son travail auprès des Autochtones. Au printemps de 1733 il retourne à Montréal.

B. Jean-Pierre Aulneau, s.j. et autres jésuites

Le 21 juin 1735, c'est au tour de Jean-Pierre Aulneau de la Touche, s.j., de quitter Montréal pour accompagner l'expédition de La Vérendrye à la quête de la mer de l'Ouest. En fait, Aulneau, comme Mesaiger, était envoyé fonder une mission dans le pays des Mandanes, dont le caractère sédentaire laissait espérer plus d'espoir de succès aux efforts d'évangélisation. Toutefois, aucun Français n'avait encore visité ces contrées, et la route pour s'y rendre s'avérait difficile, coûteuse et longue à parcourir. Entre temps les missionnaires passent du temps dans les forts ou postes construits le long de la route selon que les arrêts de l'expédition l'imposent. Ces circonstances leur permettent de faire une certaine évangélisation des Autochtones rencontrés dans ces endroits. Les Jésuites s'adonnent aussi à l'apprentissage des langues autochtones. Rendu au fort Saint-Charles, Aulneau est le premier à étudier le cri. Dans une lettre à sa mère, il mentionne que l'étude «de déchiffrer la langue des Kristinaux» est bien pénible car ils ne sont pas bien disposés à l'enseigner aux autres¹⁵.

Aulneau ne survit pas à son passage dans la région du lac des Bois. En juin 1736, lui et 20 voyageurs de l'expédition de La Vérendrye en route vers Michilimakinac sont tués par des Sioux, non loin du fort Saint-Charles. Par la suite, des Anishinabe se vengent du sang français en attaquant un certain nombre de camps Sioux. Mais les Sioux eux-mêmes étaient à la quête de vengeance. La Vérendrye avait pris en esclavage un certain nombre de Sioux. L'esclavage existait en Nouvelle-France depuis 1671. Cette pratique avait causé certains problèmes à la

¹⁵ CHAMPAGNE, A., *Les La Vérendrye*, p. 119.

Compagnie des Indes. En 1720, on déplorait le fait que des voyageurs sur les rivières Missouri et Arkansas provoquaient des divisions entre les tribus autochtones pour obtenir des esclaves au détriment de la traite des fourrures. L'esclavage existait aussi chez les Autochtones. Certains faisaient de leurs prisonniers des esclaves. Ils acceptaient donc aussi d'échanger leurs esclaves de la même façon qu'ils échangeaient leurs fourrures.

C'est dans ce contexte que Beauharnois explique la mort d'Aulneau:

Les Sioux savaient à l'occasion se venger. Au début de juin 1736, des Sioux rencontrent le canot du jésuite Aulneau, conduit par un voyageur nommé Bourassa; les sioux s'emparent des Français et mettent Bourassa au poteau pour le brûler, mais son esclave s'ose intervient pour affirmer que son maître français ne lui a toujours fait que du bien, et elle ajoute: «si vous avez envie de vous venger du coup qui a été fait sur nous, vous n'avez qu'à aller plus loin, vous trouverez vingt quatre francois dont le fils du chef qui nous a tué est du nombre»; les sioux libèrent Bourassa et suivent les indications de l'esclave, et c'est ainsi que le propre fils de Lavérendrye, le jésuite Aulneau et quelques autres Français furent surpris et massacrés¹⁶.

Quatre années plus tard, on désigne un autre jésuite, Claude-Godefroy Coquart, pour accompagner La Vérendrye. Il se rend avec lui jusqu'à Michilimakinac. Ne s'entendant pas avec La Vérendrye, il ne continue pas sa route avec lui et reste à Michilimakinac. Il passe l'hiver 1741 à 1742 à Kaministiquia tentant de pacifier les Autochtones qui préparent la guerre contre les Sioux. La traite des esclaves y est pour quelque chose, car comme le note le jésuite Coquart en 1742, «La Vérendrye fera plus d'Esclaves que de paquets (de fourrures)» et ce même jésuite raconte qu'après une victoire des Assiniboines et des Cristinaux sur les Sioux, «le nombre des Esclaves Etoit si grand que suivant le raport et l'Expression des Sauvages, ils occûpoient dans leur marche un terrain de quatre arpents»¹⁷.

¹⁶ TRUDEL, M., *L'esclavage au Canada français. Histoire et conditions de l'esclavage*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1960, p. 71. Il cite la lettre du 14 octobre 1736 de Beauharnois, dans *Journals and Letters of La Verendrye*, p. 211s, édité par L.J. BURPEE. La traite des esclaves dans l'Ouest va se poursuivre jusqu'à la conquête. Ainsi en fait état un mémoire de Bougainville en 1757. (voir CHAMPAGNE, A., *Les La Vérendrye*, p. 438.).

¹⁷ TRUDEL, M., *L'esclavage au Canada français*, p. 71. Il cite une lettre de Coquart, résumée dans la lettre de Beauharnois à Maurepas, dans *Journals and Letters of La Vérendrye*, p. 381, édité par L.J. BURPEE.

Malgré tout, l'année suivante, Coquart se rend jusqu'au fort La Reine (aujourd'hui Portage-la-Prairie, au Manitoba). Il y passe l'hiver et retourne dans l'Est l'été suivant.

Un dernier Jésuite, Jean-Baptiste de la Morinie, se rend dans l'Ouest au XVIII^e siècle. Il arrive au fort La Reine en 1750. Il est chargé de l'évangélisation des Autochtones des territoires des postes de l'Ouest. Il accompagne le sieur Jacques Le Gardeur de Saint-Pierre qui a remplacé La Vérendrye au commandement de l'expédition. Mais de la Morinie ne connaît pas les langues autochtones de la région et ne semble pas non plus s'entendre avec Saint-Pierre parce que ce dernier intensifie l'usage de l'alcool dans la traite des fourrures¹⁸. Après un hiver difficile et vue la situation précaire créée par les guerres autochtones, de la Morinie retourne à Michilimackinac en 1751. Les Jésuites ne reviendront pas dans l'Ouest avant la fin du XIX^e siècle, en 1885, soit 134 ans plus tard.

Le bilan de cette expérience missionnaire jésuite auprès des Autochtones du lac des Bois et du pays des postes de l'Ouest ne donne pas de résultats tangibles. Les premiers missionnaires sont véritablement en route vers les Mandanes et les deux derniers ne font chacun qu'un séjour très court. Déjà, les raisons avancées donnent le ton pour l'explication des difficultés d'évangéliser ces nations. On fait appel à l'état des «barbares endurcis dans leur aveuglement», au fait qu'ils sont «superstitieux à un point qu'on ne saurait exprimer» et à l'exploitation des Autochtones par les Blancs que leur avarice porte à «vendre le plus cher possible les marchandises qu'ils y portent et d'acheter les pelleteries au plus bas prix possible, dussent-ils tromper les sauvages après les avoir enivrés¹⁹.

Pendant les 67 prochaines années, l'évangélisation et le maintien d'une certaine forme de christianisme dans la région du lac des Bois sont le résultat des efforts faits par les voyageurs et le personnel embauché dans le commerce des pelleteries. Pour les prêtres missionnaires le monde païen et le monde chrétien étaient irréductiblement séparés. Du côté des laïques, l'avènement des Métis est le résultat d'une rencontre de

¹⁸ CHAMPAGNE, A., *Nouvelles études sur les La Vérendrye*, p. 128.

¹⁹ Voir le mémoire de Jacques Le Gardeur de Saint-Pierre, dans CHAMPAGNE, A., *Nouvelles études sur les La Vérendrye*, p. 127; la lettre du père Aulneau au père Bonin du 30 avril 1736, dans CHAMPAGNE, A., *Les La Vérendrye*, p. 423; mémoire du sieur de Beauvat présenté au ministre en octobre 1758, dans CHAMPAGNE, A., *Les La Vérendrye*, p. 437.

ces deux mondes. Le mariage se fait «à la façon du pays» et on continue la pratique d'une certaine piété héritée du père. L'influence réciproque des Autochtones et des Blancs est difficile à mesurer selon le temps et l'espace. Il est toutefois certain qu'il y en a bien une. Par exemple, un bourgeois de la Compagnie du Nord Ouest, Harmon, rapporte dans son journal, le 25 août 1800, qu'il y a au fort Dauphin ou aux environs «quelques Indiens encore vivants qui se souviennent de prières que le missionnaire leur avait enseignées» et aussi, à la rivière Souris, le 27 mai 1805, il écrit dans son journal, «Il leur enseigna quelques courtes prières en français, dont quelques uns n'ont pas encore perdu le souvenir²⁰.

Le travail missionnaire du clergé catholique reprend avec le voyage de l'abbé Pierre Antoine Tabeau. En 1816, il est envoyé par Mgr Plessis à la Rivière-Rouge où il doit se renseigner sur l'opportunité d'y fonder une mission. Toutefois, la même année, les rivalités des compagnies du Nord-Ouest et de la baie d'Hudson provoquent la bataille de la Grenouillère, décourageant Tabeau de se rendre au-delà du lac la Pluie.

²⁰ HARMON, D.W., *A Journal of Voyages*, éd. 1903, pp. 26 et 208, cité dans CHAMPAGNE, A., *Nouvelles études sur les*, p. 131. Un autre exemple de missionariat laïque est signalé dans une lettre du père Baraga, missionnaire à La Pointe au Michigan, écrite le 28 septembre 1835. Il y dit qu'il y a un Canadien, nommé Peter Cotte, à Fond-du-Lac (aujourd'hui Duluth) qui depuis quelques années invite chez lui les Autochtones de sa région et leur chante des cantiques sur des mélodies françaises publiées dans un livre de prières dans la langue des Outaouais. Peter Cotte faisait la traite des pelletries à Fond-du-Lac avec les Autochtones depuis une trentaine d'années. CEGLAR, C.A., *The Works of Bishop Frederic Baraga*, Vol. I, Baragiana Publishing, 1991, p. 273. Martha McCarthy mentionne que Mgr Provencher aussi notait l'impact des engagés de la Compagnie de la Baie d'Hudson sur les Autochtones en matière de religion: «Provencher told the Propagation de la Foi that the Crees in the Rockies refused to listen to the Protestant missionary already there, because they thought he did not speak of the true religion. Thus belief among the Crees, according to Provencher, originated with the influence of the French-Canadian servants of the Hudson's Bay Company»; «les Sauvages ont cette idée partout, ils la tiennent des Canadiens au service de la compagnie», McCARTHY, M., *The missions of the Oblates*, p. 129. Martha McCarthy suggère que des Iroquois, à l'embauche des compagnies de traite de fourrures, restés dans l'Ouest aient pu devenir des propagateurs de la religion chrétienne et catholique en particulier. Taché note l'effet évangéliste des voyageurs de la façon suivante dans une lettre à Dawson: «Quelques voyageurs canadiens, au milieu de leur perversité, avaient, de temps en temps, fait entendre une parole de Foi: la nouvelle de ce qui se faisait à la Rivière Rouge développa ce premier germe de la bonne semence; et les infidèles eux-mêmes demandèrent qu'on allât rompre le pain de la Divine Parole.» (en parlant des Autochtones de l'Île-à-la-Croix et de ses environs). Lettre à Dawson, le 7 février 1859, dans *Missions*, no. 6, 1863, p. 167.

Dans son rapport à Mgr Plessis, il ne recommande donc pas la fondation d'une mission à la Rivière-Rouge.

C. Joseph-Norbert Provencher et quelques prêtres du diocèse de Québec

Mgr Plessis a des visées d'expansion de l'Église catholique et d'établissement d'une hiérarchie ecclésiastique. Selkirk demande à Mgr Plessis des missionnaires à la Rivière-Rouge, afin d'établir l'ordre et d'assurer une certaine stabilité à la colonie. Cette requête est suivie d'une pétition de Métis de la Rivière-Rouge. Mû par l'ensemble de ces facteurs, Mgr Plessis décide qu'il est temps de fonder une mission dans l'Ouest. Le 19 mai 1818, les abbés Joseph-Norbert Provencher et Sévère-Joseph-Nicolas Dumoulin, accompagnés du séminariste Guillaume-Étienne Edge partent en direction de la Rivière-Rouge²¹.

Les instructions de Plessis à Provencher fixent comme premier objectif de la nouvelle mission de la Rivière-Rouge, celui de retirer «de la barbarie et des désordres qui en sont la suite, les nations sauvages répandues dans cette vaste contrée». Le deuxième objectif est de «porter leurs soins vers les mauvais chrétiens qui y ont adopté les mœurs des sauvages répandues dans cette vaste contrée»²². Pendant les trente prochaines années, le missionariat auprès des Autochtones connaît peu de succès. Provencher doit asseoir sur des bases solides la mission à Saint-Boniface, assurer le ministère auprès des Métis et des Canadiens français des environs, construire une église et une école, administrer l'exploitation de la grande concession de terre donnée par Selkirk et voir au bon fonctionnement de la ferme qui sert aux besoins de la mission.

Un facteur important qui limite Provencher dans ses efforts d'évangélisation des Autochtones est le petit nombre de prêtres dont il dispose. Dans l'Est, la pénurie de prêtres ne fait que rendre d'autant plus difficile la situation de Provencher, nommé évêque en 1820. Il ne

²¹ DAUPHINAIS, L., *Histoire de Saint-Boniface*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1991, p. 47s.

²² NUTE, G.L., *Documents relating to Northwest Missions 1815-1827*, St. Paul, Minnesota Historical Society, 1942, pp. 58-60.

peut pas encore compter sur un recrutement local. De 1818 à 1845, seulement treize prêtres se rendent à la Rivière-Rouge. Sauf Mgr Provencher, neuf repartent après avoir été au service de la mission de deux à neuf ans. Il est rare de retrouver plus de trois prêtres à la fois dans la même année dans tout l'Ouest²³.

L'abbé Belcourt, arrivé à la Rivière-Rouge en 1831, se consacre davantage à l'évangélisation des Autochtones. Il se livre à l'étude du saulteux et fonde, en 1833, la mission de Saint-Paul-des-Sauteux. En 1838, il se rend dans la région du lac la Pluie pour tenter d'y fonder une mission permanente. Il fixe son choix sur Wabassimong (White Dog Lake) près du lac des Bois. Encouragé, au début, par les démarches de Belcourt, Provencher devient, au fil des ans, de plus en plus en désaccord sur l'approche pastorale et missionnaire de Belcourt. Ce dernier croit qu'il est nécessaire d'inculquer des rudiments de «civilisation» avant d'évangéliser. Il insiste donc sur la construction d'une église et d'une école pour servir de lieu fixe de rencontre. Il demande aussi de la semence et des outils aratoires pour enseigner l'agriculture et promouvoir la vie sédentaire. La vie de village est étrangère au mode de vie traditionnel des saulteurs qui vivent en groupe familial se déplaçant au besoin. Au contraire, Provencher prône, comme Plessis l'avait recommandé, l'évangélisation par pérégrination. Il croit qu'il suffit d'aller de place en place, rencontrer les Autochtones dans leurs camps et proclamer l'évangile. Pourtant, Provencher se rend bien compte de

²³ Dans l'Est, la situation a radicalement changé après la conquête: 1 prêtre pour 500 fidèles en 1760, 1 prêtre pour 1 800 fidèles en 1830. Voir aussi HUDON, C., «Carrières et vie matérielle du clergé du Richelieu-Yamaska», dans *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 45, no. 4, printemps 1992, pp. 573-594. Voir aussi en ce qui concerne la situation dans le Haut-Canada, CHOQUETTE, R., *L'Église catholique dans l'Ontario français du dix-neuvième siècle*, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1984, pp. 41-44, pour Kingston et Penetanguishene et p. 32 pour Malden. En 1826, Mgr Macdonell écrit à Mgr Panet: «Depuis vingt-deux ans je m'efforce par tous les moyens de maintenir les quelques étincelles de religion qui tombent parfois dans ces forêts. Je me dois de faire remarquer que mes efforts n'ont jamais été appuyés comme ils auraient dû l'être et que mes démarches en faveur des catholiques du Haut-Canada furent toujours accueillies avec apathie et indifférence, comme si les âmes des Écossais, des Irlandais et des autres habitants de ces bois n'avaient pas été rachetés au même prix... que leurs frères chrétiens des plaines et des villes», dans CHOQUETTE, R., *L'Église catholique dans l'Ontario*, p. 47. Faut-il voir là que Macdonell trouve trop élevé le nombre de prêtres envoyés à la Rivière-Rouge?

l'impossibilité d'assurer ce genre de ministère dans les conditions où il se trouve²⁴.

Un autre facteur qui entrave l'activité missionnaire est le fait qu'on refuse de reconnaître quelque valeur ou légitimité que ce soit à la spiritualité autochtone²⁵. Les missionnaires abhorrent les rencontres de la cérémonie du Midewiwin. Certains Autochtones pour leur part ne manquent pas de se distancer des missionnaires et de réclamer leur zone d'influence. Lors d'une tournée au lac Winnipegosis, un Ancien laisse entendre à Belcourt que ce dernier doit se considérer comme envoyé aux Métis et ne pas se préoccuper des Autochtones²⁶.

Sauf pour le passage d'allée et de retour de missionnaires de l'Est et l'évangélisation occasionnelle des Autochtones en cours de route, il n'y a pas d'autres tentatives sérieuses d'évangélisation dans la région du lac des Bois avant l'arrivée des Oblats en 1845.

D. Les Oblats de Marie Immaculée

I. Efforts et insuccès

Une reprise des efforts d'évangélisation dans la région du lac des Bois est tentée par Pierre Aubert, o.m.i. En 1846, il se rend à Wabassimong (White Dog Lake). L'année suivante, en compagnie d'Henri Faraud, o.m.i., il se rend au lac la Pluie et passe à Wabassimong de nouveau. En 1847, François-Xavier Bermond, o.m.i., pour sa part, se rend au nord de Saint-Boniface, à Baie-aux-Canards. En 1848 et 1849, Bermond et Jean Tissot, o.m.i. visitent le poste Manitoba. Tous ces endroits sont relativement rapprochés de Saint-Boniface. Mais, en 1850, ces mis-

²⁴ MCCARTHY, M., *To Evangelize the Nations*, pp. 121-123 et pp. 6-10. La difficulté de visiter les camps pour assurer le ministère est éloquemment évoquée par Pierre Aubert, o.m.i., plus tard, en 1845, quand il écrit: «Mais les quelques Missionnaires qui partagent les travaux de Mgr de Juliopolis, ne peuvent se montrer à un poste sans se voir aussitôt forcés de le quitter pour d'autres, où leur présence est réclamée. Il n'est pas de prêtre ici qui ne fasse au moins cinq cent lieues par an. On est souvent obligé de revenir au point de départ, et comme on ne peut parcourir ces contrées que dans la belle saison, la plus grande partie du temps destiné à visiter les infidèles est prise par les voyages. Vous voyez combien il est nécessaire qu'on vienne à notre secours sous tous les rapports.» Lettre à son frère, le 26 août 1845, dans *Annales de la Propagation de la Foi*, Lyon, tome XVIII^e, p. 448.

²⁵ MCCARTHY, M., *To Evangelize the Nations*, p. 104.

²⁶ *Ibid.*, p. 99.

sions sont fermées et ne sont plus visitées pour un certain temps. Ces fermetures sont faites en faveur des missions du nord-ouest. Comme nous l'avons vu, en 1846, Alexandre Taché, o.m.i., se rend à l'Île-à-la-Croix et l'effort missionnaire s'intensifie dans cette région particulièrement dans le district de l'Athabasca-Mackenzie.

L'évangélisation des Autochtones au lac des Bois et dans l'ensemble du territoire à proximité de Saint-Boniface ressemble à ce qui s'était produit à la venue des Jésuites. L'évangélisation se fait au passage alors que l'on se destine pour d'autres contrées; les Mandanes dans le cas des Jésuites et les Dénés ou autres Autochtones de la région de l'Athabasca-Mackenzie dans le cas des Oblats. Ce qui a été, pour l'Ouest, l'endroit du premier contact avec les Blancs et qui a été une route importante pour la traite des fourrures pendant plus d'un siècle, est délaissé pour une région où la Compagnie de la Baie d'Hudson a un réseau de postes ou de forts depuis un certain temps mais qui n'a pas la même ancienneté.

Les Oblats continuent de visiter la région du lac des Bois pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle. Mais ce n'est qu'en 1882 qu'une mission est fondée à Portage-au-Rat, sur la rive nord du lac des Bois. Dans la région du lac la Pluie, c'est encore plus tard, soit en 1893, qu'une mission permanente est fondée²⁷.

Les raisons invoquées pour le manque de succès rappellent celles évoquées par les Jésuites. Le contact avec les Blancs devient l'explication sur laquelle on insiste le plus. La méfiance et l'hostilité des Autochtones vient de la longue tradition de commerce avec les Blancs. Taché ne manque pas de souligner que plus le contact avec les Blancs a été de longue durée plus les Autochtones sont mal disposés à l'égard des missionnaires²⁸. C'est ainsi que Taché s'explique les échecs essayés auprès des Sauteurs:

²⁷ A ce moment, 46% des Autochtones de l'archidiocèse de Saint-Boniface sont «infidèles». Pour l'Ouest, seul le diocèse de Vancouver compte plus d'«infidèles», à savoir, 72%. Par contre, le vicariat apostolique de Saskatchewan et celui d'Athabaska-McKenzie comptent respectivement 26% et 24% d'«infidèles». Statistiques, Document B, *Sauvages du Manitoba, du Nord-Ouest et de la Colombie B. (1893-1894)*, Archives de la province oblate du Manitoba.

²⁸ Cette distinction entre le missionnaire et le milieu chrétien dont il est issu, c'est-à-dire les autres Blancs, n'était peut-être pas une distinction facilement acceptée par l'Autochtone. Ce que prêche le missionnaire et les moeurs qu'il prône peuvent-ils avoir plus d'effet sur les Autochtones que sur les autres Blancs?

Pendant de longues années, nos voyageurs canadiens ont porté le scandale parmi ces nations infidèles, au point de rendre presque impossible la conversion de celle avec laquelle ils ont eu le plus de rapports. Un mal immense a été fait. Malgré la trop fameuse réputation des voyageurs des pays d'en haut, le Canada si noble, si généreux, si chrétien, n'a pas soupçonné ce que pouvaient ceux de ses enfants qui se sont égarés²⁹.

Ailleurs, Taché en fait une liste un peu plus détaillée:

Nous n'avons donc plus de Missions sauvages dans les environs de la colonie. Le contact habituel avec les blancs (honte aux chrétiens), l'usage des liqueurs enivrantes, une profonde et universelle dégradation morale, l'abus criminel des grâces, etc., ont placé ce peuple dans des circonstances les moins favorables à sa conversion³⁰.

Taché accorde beaucoup d'importance à l'effet néfaste du commerce sur les Autochtones en autant que cela favorise le marché de l'alcool³¹. Il souligne aussi la conséquence désastreuse que la traite peut avoir lorsqu'elle éloigne les Autochtones de leur mode de vie traditionnelle en les rendant dépendant du commerce des Blancs.

²⁹ Taché à Bourget, le 12 octobre 1861, dans *Missions*, 1862, p. 85.

³⁰ Taché à Dawson, le 7 février 1859, dans *Missions*, 1863, p. 166. Le discours est à rapprocher de celui que tient le clergé ailleurs. A l'époque, les sociétés de tempérance sont répandues. «D'après les témoignages de l'époque, on se rend compte que, de 1840 à 1854, il y a un véritable engouement pour la tempérance. Le grand vicaire Mailloux écrira plus tard que la tempérance dominait tout, semblait être devenue le besoin de tous», interview de Nive Voisine dans SIMARD, J., *Un patrimoine méprisé, la religion populaire des Québécois*, p. 149. Le problème remonte au début du XIX^e siècle: «A la fin des années 1830-40, je pense que tous les témoignages concordent pour dire qu'il y a un véritable danger social: les gens ne sont pas tous alcooliques, mais il y a une véritable tendance à l'alcoolisme. Même si on n'a pas de statistiques précises, on voit quand même qu'à partir de 1800-1830, il y a une augmentation énorme de la consommation des boissons alcooliques», *ibid.*, p. 136. «En 1833, on compte déjà plus de 6 000 sociétés de tempérance aux États-Unis», *ibid.*, pp. 143-144.

³¹ Taché à Dawson, le 7 février 1859, dans *Missions*, 1863, p. 180. Au début de 1880, Albert Lacombe, o.m.i. est envoyé en ministère auprès des ouvriers de la construction du chemin de fer à Portage-au-Rat. Il se plaint des mœurs des Blancs. «Presque chaque page de ce petit carnet laisse échapper une plainte: ivrognerie, débauche, indifférence religieuse, désordre de tous genres. Cent fois pire que la sorcellerie des sauvages, ce culte dépravé de notre civilisation!», dans BRETON, P.E., *Le Grand Chef des prairies*, Edmonton, Éditions de l'Ermitage, 1954, p. 148. Il se réfère au Journal d'Albert Lacombe.

Les Autochtones protestent alors contre la trop grande facilité avec laquelle on les abandonne à leur sort en brisant facilement les liens³².

Les visites des missionnaires qui ne se font qu'occasionnellement expliquent aussi le manque d'intérêt des Autochtones pour l'évangile. Le missionnaire de passage n'est pas un missionnaire qui fait sa vie au milieu de ceux qu'il évangélise. N'est-ce pas ce à quoi fait allusion Théophile Campeau, o.m.i. dans une lettre à Mgr Langevin: «Si nous pouvions rester toujours au milieu d'eux dans les centres de mission déjà établis, les conversions deviendraient plus nombreuses et plus faciles³³. Et dans une lettre à Camper, il ajoute:

Pourquoi faut-il que nous manquions du grand moyen de les évangéliser? Pourquoi l'homme de la bonne prière, comme ils disent, est-il condamné à errer çà et là, à vivre trop souvent partout, et jamais assez longtemps à la même place? Cette

³² Dans une conférence donnée par Pierre Aubert, o.m.i. à Montréal en 1861, il dit: «Le commerce des pelleteries est venu détruire en grande partie les ressources de la chasse. Les sauvages, avec cette imprévoyance qui les distingue, ont fait la guerre à tous les animaux qui avaient une fourrure, et dont la chair de plusieurs leur servait d'aliment; ... On ne saurait trop flétrir ces traiteurs avides, quelle que soit leur nationalité, qui, pour un gain sordide et presque toujours illicite, ont, à l'aide de boissons fortes, dégradé et abruti les pauvres sauvages, et les ont poussés, par cet appât irrésistible, à détruire leur seule et unique ressource durant l'hiver», dans *Missions*, no. 6, juin 1863, pp. 188-189. La pénurie de fourrures et le déplacement du centre d'activité de la traite vers l'ouest a marginalisé l'Autochtone laissé de nouveau à ses propres ressources: «Les cultures indiennes sont déjà en voie de transformation. Les Blancs ont amené avec eux la petite vérole et le typhus; ils ont introduit l'alcool et les armes à feu, les ustensiles de métal qui ont créé une dépendance des Indiens face aux premiers. La nécessité d'acquiescer des fourrures pour obtenir en échange les choses nécessaires à la vie a marqué leur culture», dans CHAMPAGNE, C., *Les débuts de la mission dans le Nord-Ouest canadien: Mission et Église chez Mgr Vital Grandin, o.m.i., (1892-1902)*, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1983, p. 64.

³³ Théophile Campeau à Mgr Langevin, «Chez les Sauteurs», dans *Petites Annales de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, no. 18, 8^e année, octobre 1898, p. 344. Taché avait aussi noté ce problème: «Comme nous l'avons dit plus haut, ces pauvres enfants des bois avaient été mécontents des départs successifs de leurs premiers Missionnaires: leurs bonnes dispositions premières ne s'étaient pas maintenues», dans *Vingt années de mission*, p. 49. Deux siècles plus tôt, un missionnaire jésuite dans l'est du pays avait fait un commentaire semblable: "If they conduct themselves thus towards our French, and towards the other foreigners, it is because, it seems to me, that we do not wish to ally ourselves with them as brothers, which they would very much desire. But this would ruin us in three days; for they would want us to go with them, and eat their food as long as they had any, and then they would come and eat ours as long as it lasted; and, when none was left, we would all set out to search for other food..." Relation de Paul Le Jeune, tiré de TWATES, R.G., ed., *The Jesuit Relations and Allied Documents. Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France, 1610-1791*, vol. 6, pp. 255-61; dans PRINCIPE, C., «A Moral Portrait of the Indian of the St. Lawrence in One Relation of New France», dans *The Canadian Catholic Historical Association*, 1990, p. 38.

mission du lac Croche, ainsi que celle de la montagne de Tondre exigeraient des missionnaires à poste fixe. Tant qu'il n'en sera pas ainsi et qu'elles ne recevront notre visite que de loin en loin, les conversions ne seront jamais nombreuses³⁴.

Le problème n'est plus celui de sédentarisme ou de nomadisme, mais plutôt celui de «rester parmi eux». Avant le système de réserves, le missionnaire ne pouvait pas suivre les Autochtones dans leurs déplacements. Après la création des réserves³⁵, le missionnaire passe trop de temps à voyager d'une réserve à l'autre.

2. Perspectives des Autochtones

La perspective des Autochtones reste difficile à saisir. Les Autochtones eux-mêmes n'ont pas laissé d'écrits. Les témoignages ne viennent que de seconde main, tel que rapportés, le plus souvent, par les missionnaires. L'attachement à leur culture et aux traditions des ancêtres est certainement un facteur important dans la résistance inébranlable qu'offrent les Autochtones à l'évangélisation³⁶. Aulneau rencontra peut-être cette forme de résistance lorsqu'il disait que les «Kristinaux» n'étaient pas bien disposés à enseigner leur langue aux autres. Belcourt avait déjà rencontré cette résistance au lac Winnepegosis, mentionnée plus haut. On reconnaît une résistance semblable aussi dans ces paroles d'un Autochtone de la mission de Saint-Lazare, au fort Ellice, à l'ouest de Saint-Boniface, que Jules Decorby, o.m.i., cite dans une lettre:

Le Grand Esprit t'a donné une religion, c'est bien; garde-la, observe-la; en cela tu n'auras que notre respect et notre approbation. Mais il nous a donné aussi la

³⁴ Lettre de Théophile Campeau, o.m.i., à Camper, Lac Qu'Appelle, le 19 janvier 1890, dans *Petites Annales de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, no. 6, 1^{ère} année, juin 1891, p. 215.

³⁵ Le traité des Autochtones de la région du lac des Bois, le traité numéro 3, a été signé en 1873.

³⁶ En parlant des Sautéux, le Rapport sur le vicariat de Saint-Boniface indique: «De toutes les tribus évangélisées avec constance, c'est la seule qui se soit montrée généralement insensible à la voix de Dieu», dans *Missions*, no. 44, décembre 1873, p. 346. En 1937, on trouve encore des propos semblables: «De l'avis général, les Sauvages du lac des Bois ont été de tous les temps les gens les plus difficiles à convertir. ... Comme un seul homme, les Sorciers levèrent leurs sujets contre les missionnaires. A l'arrivée de ceux-ci, les hommes de la Haute-Médecine s'en allèrent crier partout, qu'il y avait un ciel pour les Indiens et un autre pour les Blancs. ... Celui qui écouterait la Robe Noire et se laisserait baptiser n'entrera jamais dans le ciel des Peaux Rouges. Au ciel des Blancs, les sauvages seront leurs serviteurs méprisés; ils auront à travailler très fort pour les Blancs. ... Les Indiens du Lac des Bois ont toujours gardé leur ancienne religion: la Grande Médecine», KALMES, M., «En missionnant», dans *La Liberté*, le 9 mai 1937, p. 8.

nôtre, que nos pères qui n'étaient pas des sots, nous ont transmis et qu'ils nous ont exhorté à conserver avec soin; nous y voulons mourir³⁷.

A la fin du XIX^e siècle, la «question des sauvages» est presque éclipsée par la nouvelle conjoncture tribulaire de la question des écoles, de l'immigration et des transformations économiques. La perception, au moins, s'était répandue que le facteur autochtone dans le ministère de l'archidiocèse de Saint-Boniface était négligeable. Ainsi, on peut lire:

A mon départ de Montréal, en 1889, un prêtre, du diocèse de Montréal, me disait: Oh! mon petit Père, vous aurez tout le confortable au Manitoba, car il n'y a plus de missions sauvages là. Mgr Langevin, notre vénéré archevêque, a fait justice dernièrement de cette fausse impression, en prouvant par le livre du gouvernement qu'il y a 14.000 sauvages au Manitoba³⁸.

En cette fin de siècle, les raisons avancées pour les difficultés rencontrées dans l'évangélisation des Autochtones ne font plus mention de l'effet néfaste des Blancs³⁹. L'explication s'arrête maintenant sur l'obstination des Autochtones épris de sorcellerie et accrochés à une vie païenne et superstitieuse. La difficulté de christianiser les Autochtones

³⁷ Decorby à Martinet, le 12 avril 1893.

³⁸ Lettre du R.P. Favreau, dans *Petites Annales de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, no. 8, 6^e année, août 1896, p. 256. Le chiffre de 14 000 correspond plutôt au nombre d'Autochtones dans l'Archidiocèse de Saint-Boniface, s'il faut croire le document B auquel réfère la note 21 ci-haut. Ce passage laisse croire que la provenance du document B est liée à la préparation du dossier qui sert à la preuve établie par Langevin. En 1899, pour les missions de Portage-au-Rat, Charles Cahill, o.m.i. estime la population autochtone à 1 855 âmes dont 1 000 sont païens, 200 sont catholiques et 655 sont anglicans. Il explique le nombre élevé d'anglicans par le fait que «Au lac Seul, il n'y a pas eu de visite du missionnaire pendant une dizaine d'années. 200 catholiques, en désespoir de cause se sont tournés protestants. Il ajoute aussi qu'il y a d'autres catholiques dans plusieurs réserves mais on ne peut même pas les visiter une fois l'an», dans *Rapport de Charles Cahill*, 1899, Archives Deschâtelets, L 501 .M27R 3.

³⁹ Au contraire, c'est l'époque de la glorification de la race canadienne française et du voyageur: «Les nations comme les individus, ont reçu dans le plan divin, une mission spéciale qui constitue leur raison d'être et détermine la voie qu'elles doivent suivre et le milieu dans lequel elles doivent exercer leur action. Leur gloire et leur bonheur dépendent précisément de leur fidélité à remplir la tâche qui leur est confiée et de leur correspondance généreuse à l'appel qui leur est fait... C'est à ce point de vue supérieur, qu'il convient de considérer les Canadiens-Français, qui furent les premiers à se fixer au Nord-Ouest et devinrent les souches des Métis. Ils furent les instruments inconscients, dont se servit la Providence, pour préparer les voies aux Missionnaires et disposer les Aborigènes à recevoir les lumières de la foi», dans PRUD'HOMME, L.A., *L'Élément français au Nord-Ouest – Voyageurs canadiens-français et Métis 1763-1870*, Montréal, Compagnie de Publication de la Revue Canadienne, 1904, p. 1.

reste entière au coeur des préoccupations des missionnaires du lac des Bois. Charles Cahill, o.m.i. écrit à Mgr Langevin en juin 1899:

Il y a quarante ans que les missionnaires catholiques parcourent ces vastes contrées. Jusqu'ici tous les efforts s'étaient heurtés à des préjugés invétérés et à une obstination invincible. C'est à peine si le fanatisme farouche de ces barbares s'était assez calmé pour permettre aux hérauts de l'Évangile de circuler au milieu d'eux sans exposer leur vie.

Et il ajoute un peu plus loin:

Comme on le voit, le missionnaire n'a pas seulement contre lui un simple respect humain, mais une espèce de discipline traditionnelle et servile, tenant au plus intime des institutions de la vie sauvage. Le sauvage qui se fait chrétien se condamne à une espèce d'ostracisme de la part de toute la tribu; il ne peut plus vivre de la vie publique, qui est essentiellement la vie païenne; prendre part aux danses en l'honneur du soleil, de l'ours, aux fêtes nationales; selon le code indien, il n'est plus un sauvage. Aussi avec cet ensemble d'idées et de faits, ce n'est que par les enfants qu'on peut commencer l'évangélisation de ces pauvres et malheureuses peuplades.

On continue aussi d'accorder de l'importance au fait de garder les Autochtones éloignés des Blancs:

Aussi notre but, en fondant cette nouvelle résidence, a-t-il été d'amener les sauvages à fréquenter l'église de l'école, afin qu'ils soient désormais séparés des blancs, comme c'est le cas pour la Mission des RR. PP. Jésuites du Fort William à quelques centaines de milles du Portage⁴⁰.

L'expérience missionnaire protestante n'a pas été plus heureuse dans la région du lac des Bois et du lac la Pluie. En 1838-1839, un méthodiste, James Evans, visite Fort Francis. En 1836, il avait créé un alphabet pour la langue des Anishinabé lorsqu'il était dans la région de Sarnia⁴¹. Un peu plus tard le révérend Mason se rend dans la région du lac la Pluie et quitte les lieux en 1843. Le révérend Peter Jacobs qui lui succède part à son tour en 1846. Abandonnée jusqu'à l'arrivée du révérend Allen Salt en 1853, la mission est définitivement abandonnée en 1858 avec le départ de ce dernier. De même, quelques missionnaires

⁴⁰ Lettre citée par Gontran Lavolette, «Un siècle d'apostolat au Lac-des-Bois», dans *L'Ami du Foyer*, vol. 44, no. 2, octobre 1948, p. 6.

⁴¹ HUTCHINSON, G.M., «Evans, J.», dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. VII, Québec, Les Presses de l'Université Laval, pp. 298-300. Dans une note Hutchinson écrit: «Le syllabaire qu'il avait mis au point en 1836 pour les Sautaux se trouve dans la James Evans coll. à la Victoria Univ. Library (Toronto) (où il est incorrectement présenté comme l'un de ses derniers syllabaires en cri)...», *ibid.*, p. 300.

anglicans se rendent à Wabassimong au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle, sans toutefois connaître beaucoup de succès⁴².

En 1872, plus à l'est, au nord du lac Supérieur, le révérend Edward F. Wilson, sous les auspices de la Church Missionary Society, se consacre à l'évangélisation des Autochtones. Croyant qu'assez d'énergie avait déjà été dépensée à la prédication, il quitte la Church Missionary Society et fait carrière dans l'enseignement, faisant la promotion de l'assimilation des Autochtones à la société blanche. Il expérimente avec plusieurs façons d'éduquer les Autochtones. Après plusieurs années, il conclut que les tentatives d'assimilation des Autochtones ne sont pas justifiées. En 1891, il publie sous un pseudonyme, «Fair Play», une série d'articles dans «The Canadian Indian». Il condamne les politiques destinées à «dé-indianiser les Indiens, pour le rendre un homme blanc sous tous les rapports», «Pourquoi sommes nous prêts à demander aux seuls Indiens d'abandonner calmement toutes leurs coutumes et leurs traditions et leur langue et d'adopter ceux de leur agresseur sur leur territoire?» «Le changement que nous exigeons des Indiens... en est un bien plus grand que celui dont nous nous attendons des immigrants de l'Allemagne, de la Suède, de la France et de l'Italie au Canada.» Il suggère, qu'au contraire, les Blancs d'Amérique du Nord doivent être prêts à accepter «une communauté indienne indépendante», avec son propre gouvernement ayant son lieutenant-gouverneur et parlement. «Ne serait-il pas», poursuit-il,

plus agréable, et ne serions-nous pas plus en sécurité nous-mêmes, s'il y avait, vivant parmi nous, une communauté prospère d'Indiens, satisfaits, à l'aise et confiants en eux-mêmes, plutôt que des groupes de pauvres, dépendants, insatisfaits, à demi-éduqués, à demi-anglicisés⁴³.

À la fin du XIX^e siècle, dans la région du lac des Bois et généralement pour le territoire compris entre le lac Supérieur et la rivière Rouge, où se trouve une forte proportion d'Anishinabe, le progrès de l'évangé-

⁴² Taché à Dawson, le 7 février 1859, dans *Missions*, no. 6, juin 1863, p. 166, où il écrit: «D'autres doués de plus de ressources pécuniaires que nous, se sont établis là précisément où M. Belcourt avait jeté les fondements de l'un des établissements qu'il avait commencés; je ne sais ce qu'ils y font. Ce qu'on m'en a dit semblerait indiquer qu'ils n'y font pas grand progrès; ...».

⁴³ Traduction de l'auteur. Cité dans WILSON, D.J., «No Blanket to be Worn in School: The Education of Indians in Nineteenth-Century Ontario», dans BARMAN, J., HÉBERT, Y., et McCASKILL, D., *Indian Education in Canada*, Vol. I: *The Legacy*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1986, p. 82.

lisation resté minimal. Au cours du XX^e siècle, l'éducation des Autochtones et les visites répétées des missionnaires dans les réserves et plus tard la collaboration au développement communautaire puis à la promotion de la justice sociale seront les activités principales d'évangélisation⁴⁴. Selon que le permettront les ressources et le personnel, des missions permanentes seront fondées.

3. *Orientations nouvelles*

Un long chemin a été parcouru pendant le XX^e siècle, qui a mené à de nouvelles perspectives de la mission chez les Autochtones, surtout, la valorisation de la spiritualité autochtone. Celle-ci ressort particulièrement dans les congrès du *Ontario Kateri Conference*. En 1990, le thème du *Ontario Native Kateri Conference* à Thunder Bay était «Dream Speakers – Vision Seekers». Les participants ont conclu que la conférence avait permis à partir d'une approche romaine, de se diriger vers une approche autochtone. Certains qui avaient à la fois de profondes convictions chrétiennes et un grand attachement aux traditions autochtones ont trouvé des façons de concilier les deux.

Des orientations semblables sont aussi le résultat des ateliers de «Summer Elders' Workshops» dont l'origine remonte au mois d'août 1982 lors de la Conférence oblate internationale à l'Université Saint-Paul, à Ottawa, sous le thème de «L'évangélisation dans les sociétés sécularisées». Les «Summer Elders' Workshops» étaient une première du genre. C'était la première fois (du moins au Canada) que des prêtres catholiques et d'autres personnes demandaient aux Anciens de les guider dans une expérience éducative d'apprentissage et de connaissance de la spiritualité autochtone.

Le relevé de quelques données portant sur l'activité missionnaire dans la région du lac des Bois aux XVIII^e et XIX^e siècles permet d'analyser un cas où le clergé missionnaire a tardé à s'engager définitivement.

⁴⁴ En 1948, LAVIOLETTE, G. écrit: «On en est encore au Lac-des-Bois, comme aux premiers jours de l'Église naissante: l'Évangile est annoncé dans les foyers, famille par famille; la messe est célébrée sous la tente au devant d'un canot renversé, ou, en hiver, dans les misérables cabanes de torchis des Indiens.» et ailleurs: «Qu'il fasse trente ou quarante sous zéro, à pied, en canot, en raquettes, en automobile, et même en avion, sur un circuit de plus de mille milles, été comme hiver, logeant et mangeant chez les Indiens, le missionnaire sait trouver ses ouailles partout où elles errent.», «Un siècle d'apostolat au Lac-des-Bois», dans *L'Ami du Foyer*, vol. 44, no. 2, octobre 1948, p. 7.

Le nomadisme des autochtones au début a paru comme un obstacle majeur à l'évangélisation. Bien que les textes de l'époque sont surtout de l'écriture du clergé missionnaire et relatent principalement les activités du clergé, il est évident que l'ensemble de la population blanche joue un rôle dans le missionariat chrétien. Que cette influence laïque soit positive ou négative, le prêtre missionnaire s'y réfère dans l'évaluation de sa propre action. Un certain nombre de questions se posent. L'effet le plus grand du missionariat laïque a-t-il été au sein du nouveau groupe culturel qu'il contribue à créer, la nation métisse, tributaire à la fois de la culture blanche et autochtone? Quel impact ont eu les influences de la spiritualité autochtone et chrétienne sur les Métis? Comment les relations entre Autochtones et Métis ont-elles influencé l'activité missionnaire? En ce qui a trait à l'activité missionnaire, quelles comparaisons peut-on faire entre les Anishinabe du sud du lac Supérieur aux États-Unis et ceux du nord des Grands Lacs et ceux de la région du lac des Bois? Comment tirer au clair la distinction entre laïques et clergé dans l'activité missionnaire et la perception que les Autochtones avaient de ces deux groupes et comment cette perception influençait-elle les attitudes et les jugements qu'ils portaient face au christianisme?

Gilles LESAGE